

La ville se lit comme un roman

Gilles Pellerin

Number 31, February–March–April 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19993ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pellerin, G. (1988). La ville se lit comme un roman. *Nuit blanche*, (31), 24–28.

LA VILLE SE LIT COMME

À l'occasion du 750^e anniversaire de la fondation de Berlin, des écrivains et intellectuels berlinois de même que des germanistes américains, canadiens et québécois se sont réunis à Montréal, du 1^{er} au 4 octobre, pour tenter d'expliquer comment apparaissent les métropoles et de quelle façon elles jouent, comme Berlin maintenant, le rôle de polarisateurs culturels.

Le destin récent de Berlin est tissé de contradictions. Capitale traditionnelle du Brandebourg et de la Prusse, elle n'occupe alors qu'une position secondaire dont elle émergera moins par la volonté du Reich national-socialiste que par son dynamisme artistique à ce qu'il est convenu d'appeler l'époque expressionniste. Viennent l'occupation et la bipartition fixée dans les consciences par *Die Mauer*, le *Mur de la honte*. Déchire-t-on ainsi Berlin qu'il en naît une métropole.

Ce qui vient d'être dit ne doit pas faire conclure trop vite à la dissociation du culturel et du politique. Ce dernier terme, surtout, doit être manipulé avec prudence et attention, notamment quand il désigne ce qui relève de l'État mécène et promoteur. La bonne fortune actuelle de Berlin émane-t-elle de ses citoyens, de ses artistes, de ceux qui ont décidé de réviser le contrat social jusque dans la squatterisation? Est-elle plutôt le fait d'une volonté politique globale qui la désigne comme la vitrine d'une culture forte aux yeux des thuriféraires du monde entier — l'Est y compris? («Y a-t-il à Berlin un lien entre les mises en scène de la littérature et les auteurs qui y écrivent? La *métropole* est-elle un ambitieux rêve politique qui se nourrit uniquement du passé et qu'il faut aujourd'hui ranimer artificiellement; ou y a-t-il véritablement à Berlin une littérature vivante, subversive, qui pousse au changement et à qui cette aide profite également?» — Magret Iversen)

Le colloque *Berlin-Montréal/Culture et métropole* n'aura pas permis de dissiper cette ambiguïté fondamentale. Des mises en garde ont toutefois été servies, l'une par Dietger Pforte, conseiller du Sénat aux affaires culturelles à Berlin, qui craint, au vu de l'expérience du jubilé de l'été dernier, que la ville soit une scène (et la chose a alors été maintes fois affirmée) et que par cela le lieu même soit oublié; l'autre par le poète et romancier Bodo Morshäuser qui a refusé lui de participer à ces fêtes du 750^e anniversaire: sa *Simulation berlinoise* a fait fortune car il y prétend que «Berlin est une ville qui ne peut tirer d'elle-même sa raison d'exister; c'est la simulation d'une ville, c'est-à-dire la propagation d'un modèle.»

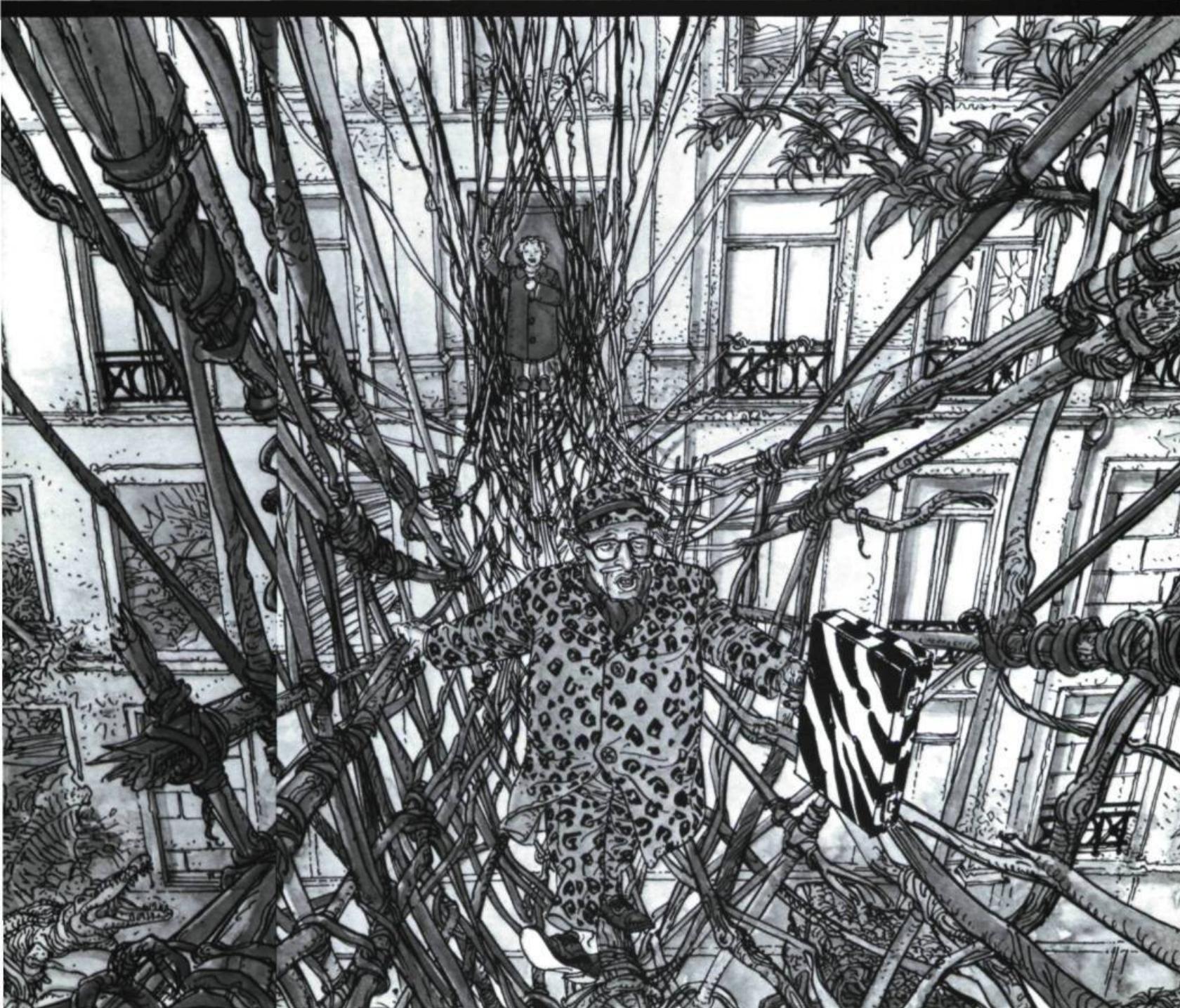


Je diffuse donc je suis

Le fait même que ce colloque ait lieu à Montréal nous renseigne sur certains enjeux. *Nuit blanche* a elle-même publié une livraison sur la culture allemande (n° 21, 1985) dont le succès, mesurable par la vente du numéro et l'intérêt déclenché par le stand que nous tenions alors au Salon du livre de Montréal, montrait que de toutes les cultures étrangères, celle qui vient du monde germanique est l'une des plus viables et des plus commercialisables ici. J'ajouterai même que l'Allemagne, sa langue, sa littérature, son cinéma, tient chez nous une place prépondérante dans la hiérarchie des cultures. Il y a des raisons à cela

UN ROMAN

par Gilles Pellerin



Les pionniers de l'aventure humaine par Boucq

qui me semblent tenir de sa qualité intrinsèque — et là on aborde le périlleux domaine de l'immensurable — mais aussi de sa structuration logistique. Y a-t-il au Québec une fenêtre culturelle étrangère aussi efficace que l'Institut Goethe? Bien peu, assurément. La fascination doit être entretenue, elle l'est efficacement, et j'aurais tort de donner de la littérature de langue allemande l'image d'une corne d'abondance pour ce qui est de sa diffusion ici. Diane-Monique Daviau a fait part de son expérience de germaniste extra-universitaire: traductrice, elle n'a jamais pu exercer son travail dans l'édition littéraire, la traduction restant là comme ailleurs une chasse-gardée européenne; lectrice, pour peu qu'elle veuille partager ses lectures avec des

compatriotes, elle doit se contenter de versions françaises parfois discutables; critique, elle fait face au scepticisme des médias qui n'y voient qu'exotisme et qui lui demandent s'il arrive dans nos librairies suffisamment de livres traduits de l'allemand pour donner à cette rubrique une fréquence d'un mois (ou deux? ou trois?) — en guise de réponse, je renvoie aux vastes catalogues que publiaient Gallimard et le Seuil dans nos pages du n° 21 et je rappelle que la Foire de Francfort est de loin le plus grand événement littéraire annuel.

La situation inverse tient de la catastrophe. Le directeur de la Maison de la littérature de Berlin, Herbert Wiesner, faisait remarquer que nos arguties maison sur ▶



Les pionniers de l'aventure humaine par Boucq

le fait français n'intéressent pas les Allemands. Il n'y a pas littérature québécoise et canadienne, il n'y a que la seconde et d'ailleurs elle n'existe que comme variété de la littérature américaine. Et toc. Si on tient absolument à lire une littérature d'expression française, on se tournera vers la France quoique cela n'offre que bien peu d'intérêt. Re-toc. Bien que Wiesner ait dû se replier, Marie-Claire Blais l'y invitant, le propos montre à quel point la diffusion est un point fondamental dans cette problématique. La littérature québécoise n'était pas diffusée, elle n'existe pas. Il se trouvera des gens pour dire avec Blais (et au nom de son œuvre âpre et puissante) que les raisons qui fondent l'existence de notre littérature n'en existent pas moins. Il s'en trouvera aussi (peut-être les mêmes) pour suggérer que ce raisonnement fondé sur la diffusion laisse entendre que c'est le Québec même qui n'existe pas.

Montréal-lez-Épinal

C'était là le moment le plus polémique d'un colloque qui avait pourtant accueilli avec amusement le liminaire de Gilles Marcotte: «Il va sans dire que Montréal n'existe pas». Reprenant à son compte le discours public entendu le printemps dernier quand on a enfin coiffé le stade olympique de sa gigantesque toile, Gilles Marcotte constate l'absence à Montréal de lieu métonymique reconnu, c'est-à-dire l'absence d'un monument servant d'image d'Épinal et la désignant d'emblée comme une ville internationale, rôle que jouent la tour Eiffel à Paris, la statue de la Liberté ou Times Square pour New York.

Des lieux privilégiés, il en existe pourtant à Montréal. En cherchant dans le *Robert* des noms propres on finira par trouver l'oratoire Saint-Joseph. Or, contrairement au Sacré-Cœur de Montmartre, l'oratoire a conservé sa fonction spirituelle (de même que sa figure hagiographique populaire, le frère André) ce qui les empêche l'un et l'autre d'être de véritables images exportables de Montréal dont les 100 clochers n'appellent plus que bien peu de fidèles.

On a songé à deux autres lieux dans cette optique, le stade, bien sûr, macabre rappel d'une faillite retentissante, et Terre des Hommes, autre site interminable, inachevable dans la mesure où il continue de relever du désir, du rêve incomplet. Faisant la queue à un match des Expos l'été dernier, j'ai entendu un Montréalais — irréal à force d'avoir l'accent qu'il convient quand on dit ce genre de choses — souhaiter que les Jeux «repassent bientôt par Montréal parce que là-là, on la ferait la piastre». Je me suis aussi rappelé cette autre photographie du Queen-Elizabeth et de sa voisine Marie-Reine-du-Monde, cette réduction à l'échelle de Saint-Pierre de Rome, image emblématique de Montréal dans une encyclopédie de mon enfance. Voilà qui aurait réjoui Gilles Marcotte qui relève semblable expression de la virtualité dès le récit des fondateurs de Ville-Marie, sorte de légende à visée prémonitoire qui ignore tout ce qui n'appartient pas à la restauration religieuse sur une terre vierge.

Au lieu qu'émerge au cours de la première partie de notre siècle un discours critique sur la ville — et Berlin est exemplaire sur ce point, notera par la suite Friedhelm Lach pour qui «les écrits sur la ville, de Kleist à Morshäuser, peuvent être interprétés comme un effort constant de rendre compte des expériences socio-politiques contraignantes vécues au cours des différents stades de son développement» — tout se passe comme si Montréal n'existait pas encore et qu'il était

possible de lui résister. Marcotte évoque le personnage de Jules Lebœuf dans *La bagarre* de Gérard Bessette (CLF, 1958) pour qui *écrire c'est créer Montréal*.

Monique LaRue et Jean-François Chassay ont entrepris voilà deux ans une recherche sur la représentation de Montréal dans le roman. La première se demande dans quelle mesure on peut comprendre une ville grâce aux livres qui en procèdent. La question est primordiale dès qu'on lui ajoute sa perspective diachronique: qui en effet se souviendrait du Montréal industriel de l'immédiat après-guerre s'il n'y avait pas *Au milieu la montagne* de Roger Viau, *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy ou *La nuit* de Jacques Ferron? Le roman constitue les archives de la ville, à Montréal («où les terrains de stationnement tiennent lieu de ruines») comme ailleurs.

Du corpus de 175 romans amassé par LaRue et Chassay, il ressort que le roman montréalais a mis longtemps à acquérir son image littéraire. En effet, notre roman n'entre en ville qu'après la Deuxième Guerre; ce qui précède tient de l'incursion: les protagonistes qui arrivent en ville ne sont pas capables de lui faire face — retour à la case départ dans la campagne enneigée. Mais quel rattrapage depuis *Bonheur d'occasion* (1945) et *Au milieu la montagne* (1951)! Jean-François Chassay qualifie de «frénésie onomastique» cette rhétorique de la dénomination de Montréal. Même s'il ne s'agit pas là d'un trait spécifique au roman montréalais (la chose s'observe dans notre poésie et notre chanson de même que dans d'autres champs romanesques urbains — il serait intéressant d'en chercher la trace dans les romans québécois *Les demi-civilisés* (1934) de Jean-Charles Harvey et *Au pied de la pente douce* (1944) de Roger Lemelin), il faut parler d'un trait caractéristique: nous sommes en effet en présence d'une véritable passion de Montréal. Compte tenu du procès de notre existence précédemment entendu, je me demande même si en balisant notre fiction par la toponymie montréalaise nous ne cherchons pas avant tout à faire exister Montréal, à la réifier.

Remarquons d'abord que, dans les limites du roman, les lieux ont une existence précise et dense, celle qui fait défaut quand vient le temps de graver le chromo touristique exportable de Montréal. Dans le processus par lequel on passe de l'ailleurs à l'ici, Monique LaRue note l'attrait du roman ancien pour les hauts-lieux patriotes: Pied-du-courant, secteur Viger (avant qu'ils ne soient sclérosés ou même détruits par l'autoroute Ville-Marie). Sont aussi très décrits le carré Saint-Louis (de Robert de Roquebrune à Jean-Jules Richard), le quartier Saint-Denis (on songe à André Carpentier, à Pauline Harvey), la rue Saint-Laurent (la plus mythifiée de toutes les rues montréalaises), la rue Sainte-Catherine (la plus décrite, celle qui transgresse la coupe bipartite, ce «formidable échangeur de pauvreté et de richesse», mettant traditionnellement en scène notre naïveté face à l'américanité).

La métropole, soliloque

Comment se fait-il que la mention toponymique en vienne à saturer le texte? Il y a de toute évidence un plaisir immense à nommer les lieux de tous les jours; Jean-François Chassay note le fondement ludique de l'énumération qui permet de tracer un parcours culturel et de se situer dans l'Histoire. À cet effet, ne serions-nous que des nouveaux riches de la culture? Le rattrapage onomastique n'aurait-il pour but que de proposer ▶



Les pionniers de l'aventure humaine par Boucq

la modernité de Montréal, d'en faire un lieu de savoir?

La prose moderne peut choisir de se fonder sur la citation. *La vie en prose* de Yolande Villemaire (*Yolande Villemarie?*) est un exemple de cette avidité culturelle, de ce savoir exhibitionniste dont la toponymie est un des éléments. Peut-être n'avons-nous pas encore notre *Manhattan Transfer* (1926) ou notre *Berlin, Alexanderplatz* (1929) comme le déplorait Gilles Marcotte. Il semble que ce ne soit pas faute d'y travailler!

La ville se donne comme un lieu de signification d'où il résulte qu'elle donne un sens à toute chose et que tout doit y avoir un sens. Dès le début du colloque, le médiéviste Hans-Herbert Râkel déclarait que «le phénomène urbain a de tout temps produit un type d'hommes conscient de sa différence». Cette conscience, Râkel la retrouve dans ce qui constitue le premier texte berlinois connu, gravé dans la *Danse macabre* de l'église Sainte-Marie. Le Vancouvérois Michael Mundhenk allait plus tard renchérir en postulant que la littérature est essentiellement la littérature de la ville. Opinions concomitantes chez David Bathrick (la perception de la ville est à la base du discours artistique), Michael Rutschky («La ville met la littérature dans une situation particulière: elle offre à l'écriture un nouveau modèle anthropologique») et Thomas Steinfeld, organisateur de la rencontre («L'existence de la ville est le discours»).

Si l'on pouvait mesurer les sauts de l'attention, l'activité des muscles oculaires, les oscillations pendulaires de l'âme et tous les efforts qu'un homme doit s'imposer pour se maintenir debout dans le flot de la rue, on obtiendrait probablement une grandeur en comparaison de laquelle la force dont Atlas a besoin pour porter le monde n'est rien, et l'on pourrait mesurer l'extraordinaire activité déployée de nos jours par celui-là même qui ne fait rien.

L'activité musculaire d'un bourgeois qui va tranquillement son chemin tout un jour est considérablement supérieure à celle d'un athlète soulevant, une fois par jour, un énorme poids; ce fait a été confirmé par la physiologie; ainsi donc, même ses petites activités quotidiennes, dans leur somme sociale et par la faculté qu'elles ont d'être sommées, produisent infiniment plus d'énergie que les actes héroïques; l'activité héroïque finit même par sembler absolument dérisoire, grain de sable posé sur une montagne avec l'illusion de l'extraordinaire.

Robert Musil, L'homme sans qualités (passim), Seuil, Pts, nos R-60 et R-61. Citation proposée par Walter Moser.

Pour paraphraser McLuhan, *la ville est son propre message*. Friedhelm Lach rappelle que «l'acceptation de la réalité urbaine multiple sert de base à la description du spectacle humain post-moderne, de sorte qu'écrire sur Berlin aujourd'hui devient le rituel de la scène et la critique de ce rituel». Même constat de retournement sémantique du spécialiste de la littérature comparée Walter Moser quand il constate qu'au début du siècle le développement de l'entomologie a fourni un cadre discursif pour parler de la culture urbaine (la ruche, la fourmilière) alors que maintenant on analyse le recours à cette métaphore.

Marché aux puces

La littérature n'est pas avare de métaphores, c'est son moindre défaut. Michael Rutschky parle de Berlin comme d'une ville double, à la fois Sion la lumière et Babylone la grande putain. Thomas Steinfeld ajoute que la ville se scinde en deux: d'un côté il y a sa simple

existence, de l'autre sa symbolique. Le provincial y accourt à la recherche de sa représentation. «Vivre dans la métropole, cela semble un élément de la conscience de soi.» Comment ma génération (celle qui pouvant encore naître hors de Montréal et qui n'aspire qu'à y converger) pourrait-elle nier cette proposition?

Walter Moser fait remarquer que la ville n'entre pas dans la catégorie des objets finis puisqu'elle relève à la fois de l'ordre et du désordre. Des forces vives sont en jeu par lesquelles «l'individu ne compte plus que dans le plus grand nombre.» Surgit aussitôt l'image de la jungle couramment associée à la ville («Le nomade de la ville est le nouvel homme primitif.» — Oswald Spendler, *Le déclin de l'Occident*, 1918). Arnd Bohm se demandera d'ailleurs comment il se fait que les villes les plus industrialisées et les plus modernes soient les plus volontiers comparées à des jungles, comment la vie et la mort peuvent-elles y être si directement opposées, comment l'utopie devient-elle en quelque sorte l'état sauvage de la signification.

À cela il est inévitable d'associer ces images fournies par le roman noir et l'anticipation qui font du jardin zoologique ou du parc (la figure exemplaire étant Central Park) des lieux où les contraires se réconcilient le temps d'une nuit, où la ville devient vraiment une jungle avec comme règle d'or *Struggle for your life!* (*Bats-toi si tu veux pas crever!*). C'est peut-être là, dans l'hécatombe de robineux et de prostituées que sont le plus brutalement incarnés les nouveaux nomades urbains. Les archétypes peuvent alors surgir librement dans la ville-Moloch, les forces souterraines, reptiliennes se proposer en réponse à l'énigme de la vie et de la mort urbaines.

Pour finir, remontons à la surface, dans les villes électriques tant aimées de Dada et du poète berlinois Franz Jung, dans la ville bidimensionnelle qu'on épingle sur un mur quand on rêve de Paris, de New York ou de Berlin. La métropole existe déjà sur cette carte, je suis Baudelaire ou Apollinaire, flâneurs des deux rives. Helga Meise me suggère d'inverser la perspective, de m'asseoir à un café: le mouvement n'est plus le fait de l'observateur, il est du côté du monde. Si l'on est patient et que l'on s'attable à une terrasse parisienne, on verra défiler le monde entier, paraît-il — comme si la vision de la totalité était possible, en ville.

Avec les mots de Thomas Steinfeld, nous rêverons de la ville que nous n'habitons pas pour «combler l'infinie déficience de la province». Nous murmurerons son nom pour le plaisir, *New York New York*, car «le cliché est aussi une réalité», le cliché est un bonheur, le bonheur d'être à New York, Berlin ou Montréal en commandant des impressions à la carte, en déambulant dans des rues qui ne s'accordent pas avec l'idée qu'on s'en faisait. «Un village se présente tel qu'il est, aux visiteurs comme à ses habitants. La métropole, elle, se désagrège en un nombre incalculable de pratiques individuelles et hétérogènes dont la base commune n'apparaît peut-être seulement que par fragments.»

Berlin, Montréal, nous chercherons en vous le temps perdu. ■

Gilles Pellerin

En attendant que ne paraissent les recherches en cours de Monique LaRue et Jean-François Chassay sur le roman montréalais, on pourra consulter *Montréal dans le roman canadien* d'Antoine Sirois (Didier, 1968) et «Une ville en mode mineur: considérations sur Montréal dans le roman récent» paru dans *Possibles* (vol. 3, n° 1, 1978).